

—Ah ! je ne pensais pas que le rocher des Deux-Sœurs fût si loin, répondit-elle en se rapprochant de la comtesse, et en lui présentant ses belles joues toutes moites ; si tu savais, Régine, comme nous sommes fatiguées !

—Méchante enfant ! dit Mme d'Aire avec un sourire, puis elle me présenta à sa sœur. Mlle d'Entrevaux m'adressa quelques paroles gracieuses et disparut avec ces dames pour aller faire une autre toilette ; je me trouvai de nouveau seul avec la comtesse.

—Elle est le bonheur, l'espoir de ma vie ! me dit Mme d'Aire en suivant sa sœur du regard ; je n'ai plus qu'elle au monde ! Oh ! si elle n'était pas heureuse !

—Ceci fut dit d'un ton si plaintif et si doux, que je me sentis ému jusques au fond de l'âme. En effet, cette pauvre femme, infirme, toujours malade, n'a plus d'autre bonheur, d'autre avenir que celui de sa sœur.

—Eh ! que pouvez-vous craindre ? lui dis-je ; Mlle Hélène entre dans la vie avec toutes les chances de bonheur ; vous la donnerez à un homme digne d'elle.

—C'est elle qui le choisira, me répondit Mme d'Aire en hochant la tête, Dieu fasse qu'elle ne se trompe pas !

— Au bout d'un quart d'heure ces dames revinrent ; Mlle Hélène avait mis une robe de mousseline blanche et des nœuds bleus dans ses cheveux ; cette simple toilette allait bien à sa figure gracieuse, presque enfantine. Elle n'est pas belle comme sa sœur, elle n'est pas même régulièrement joie, mais il y a en elle un certain charme que la comtesse n'a jamais dû avoir. Sa taille est petite, frêle et déliée, ses cheveux d'un blond doux forment un charmant contraste avec ses sourcils élevés, et hardiment dessinés sur son front large et pur ; elle a des mains admirables, longues, blanches, transparentes, des mains de madone, et une grâce exquise dans sa façon de marcher, de s'asseoir, de se relever. Sa physiognomie est vive, enjouée ; on voit bien que les larmes n'ont jamais voilé ce regard si naïf et si doux ; et il y a en elle comme une plénitude d'existence et de félicité ; elle jouit de ses avantages sans y penser, elle se laisse aller à la vie que le ciel lui a faite si belle ; elle est heureuse. Cela fait du bien, Thérèse, de reposer ainsi sa vue sur un être si pur et si charmant, sur cette vivante image du bonheur.

— Cette première soirée s'écoula pour moi sans en famille, bien que je visse pour la première fois le monde qui m'entourait. On fit de la musique, puis une lecture. Les dames que Mme d'Aire a réunies aux Charmilles appartiennent à

la société élégante et aristocratique du faubourg Saint-Germain ; elles ont toutes ce charme, cette grâce aisée et naturelle qu'on ne trouve que dans un certain monde. Quant aux hommes, je ne vous en parle pas ; ils ne sont que deux : un vieux chevalier de Malte, sans cesse à l'affût de quelqu'un qui veuille faire sa partie de piquet, pour laquelle ces dames se dévouent tour à tour, et un grand jeune homme insignifiant, qui est tout le jour à la chasse, et parle plus souvent à Lara qu'à qui que ce soit.

— Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai repris les travaux dont je m'occupe à Paris ; Mme d'Aire l'a exigé ; elle veut, dit-elle, que je sois ici comme chez moi. Hélas !... J'ai donc étalé mes papiers, mes livres de droit, et j'étudie comme dans ma chambre de la rue des Maçons-Sorbonne ; mais quelle différence ! quel contraste ! Ici j'ai du courage, et ma tâche me semble aisée. Après ces heures d'application et de travail, de douces distractions m'attendent. Je descends au salon ; Mme d'Aire me fait venir près de son fauteuil, et s'informe de mes occupations de la journée ; Mlle Hélène me fait part des projets qu'on a pour la soirée ; je retrouve presque mon heureuse vie d'autrefois, quand j'étais à Roqueville, entre mon père et vous, Thérèse.

— Parfois je sors seul pour faire une courte promenade. Il y a dans les jardins un espalier couvert de treilles qui ressemble à cet endroit qu'on avait nommé le Préau de M. le Marquis. C'est là que j'aime à venir m'asseoir le matin quand on n'est pas encore levé au château. La fenêtre de ma chambre s'ouvre de ce côté, sur une petite terrasse qui a l'apparence d'un reste de fortifications. Cette partie des bâtiments est la plus pittoresque et la plus ancienne. Une tour octogone, surmontée d'un toit d'ardoises en coupe l'angle, et s'avance parallèlement à la terrasse dont elle est séparée par une espèce d'abyme au fond duquel croissent des broussailles. Un lierre étend ses rameaux tenaces sur les pierres rongées, et rampe jusqu'à l'ogive d'une fenêtre appuyée sur un léger balcon.

— Un matin que j'étais assis sous le mur de la terrasse, à l'ombre des vignes qui commencent à déplier leurs pampres, j'aperçus avec quelque surprise une figure svelte qui s'avançait le long du jardin ; c'était Hélène. Elle vint à moi.

— Déjà levé, Monsieur ! me dit-elle, avec son air gracieux et riant ; comme vous êtes matinal ! On voit bien que vous avez long-temps habité la campagne.

— C'était la première fois qu'elle semblait connaître ma situation passée et s'en souvenir ; ap-